



LA NOUVELLE ENQUÊTE HISTORIQUE DE

— JAMES D. TABOR —

MARIE

De son enfance juive à la fondation du christianisme

Flammarion

Marie est la femme la plus célèbre de l'Histoire, mais elle est aussi la plus mal connue... Car, croyants ou non croyants, que savons-nous d'elle? Nous avons en tête cette image transmise par les peintres de la Renaissance, celle d'une jeune femme à la pureté virginale et aux allures de moniale, l'élue de Dieu qui enfanta le Christ. Archéologue, historien des religions, James D. Tabor a mené une enquête continue pendant plus de vingt ans. Il a participé à des dizaines de fouilles dans la vieille ville de Jérusalem, sur les bords de la mer Morte ou sur le mont Sion. Il a recherché sa trace dans les textes anciens, les Évangiles ou les écrits apocryphes, mais aussi dans les sources hébraïques. Il a confronté les hypothèses, établi sa chronologie.

Ce livre est le fruit de sa quête. L'historien fait revivre Marie, une femme juive de son temps, qui a éprouvé les drames de l'occupation romaine, dans un pays déchiré par les querelles de pouvoir, en proie à une révolution messianique. D'une plume alerte et rigoureuse, il dresse le portrait d'une femme forte et puissante, inspiratrice d'un mouvement religieux qui allait bouleverser le monde.

« J'ai passé les vingt dernières années de ma vie à réfléchir à cet étonnant paradoxe : comment Marie, la mère de Jésus, peut-elle susciter autant de ferveur et de dévotion alors même qu'on sait si peu de choses sur elle ? »

James D. Tabor est l'auteur du best-seller La Véritable Histoire de Jésus. Il dirige le département des études religieuses de l'université de Caroline du Nord, où il enseigne le judaïsme ancien et les débuts du christianisme.

Flammarion

Marie

DU MÊME AUTEUR

La Véritable Histoire de Jésus. Une enquête scientifique et historique sur l'homme et sa lignée, Éditions Robert Laffont, Paris, 2007, 2014.

Traduction : Nathalie Gouyé-Guilbert pour l'introduction et les chapitres 1, 2 et 3. Cécile Dutheil de la Rochère pour les chapitres 4, 5, 6, 7 et 8.

Titre original : *Lost Mary*

© James D. Tabor, 2019

Flammarion, 2020.

ISBN : 978-2-0813-7936-7

James D. Tabor

Marie

De son enfance juive à la fondation
du christianisme

*Traduction de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Dutheil de la Rochère
et Nathalie Gouyé-Guilbert*

Flammarion



Introduction

À LA RECHERCHE DE MARIE

« Qui sont ma mère et mes frères ? »

Évangile de Marc

Marie, la mère de Jésus, est la femme la plus célèbre de l'Histoire, mais elle est aussi la plus mal connue... J'ai passé les vingt dernières années de ma vie à réfléchir à cet étonnant paradoxe : comment Marie peut-elle susciter autant de ferveur et de dévotion alors même qu'on sait si peu de chose sur elle ?

Surplombant la vieille ville de Jérusalem, au nord du rempart, l'église « Notre-Dame » évoque irrémédiablement la Vierge Marie. Le pape François y a séjourné lors de sa visite historique en Terre sainte, en 2014. L'imposant bâtiment central est paré de deux tours ornementées encadrant, sur un piédestal surélevé, une statue de Marie jeune portant haut l'enfant Jésus. Tournée vers le mont des Oliviers à l'est, elle est visible de très loin. En arrivant dans la vieille ville, je demande souvent à mes étudiants qui viennent pour la première fois à Jérusalem : « Regardez, que fait la statue d'une jeune Juive portant un enfant juif en haut du

Marie

centre Notre-Dame qui est une institution catholique romaine ? »

Ils ne perçoivent pas tout de suite la subtilité de la question. Qui voit encore en Marie une jeune femme juive ? Pour nous tous, elle symbolise une pieuse catholique... avec l'allure et les manières d'une nonne. C'est l'image culturelle de Marie que nous portons en nous, ancrée par l'art religieux, mais aussi par les livres et les films contemporains sur Jésus.

Marie est le personnage le plus oublié de l'Histoire qui soit. Ce n'est donc pas une mince affaire de partir à la recherche de la « vraie » Marie. Je suis historien, spécialisé dans l'étude des religions antiques en Méditerranée, et en particulier sur les débuts du christianisme. J'ai écrit de nombreux livres sur Jésus et sur Paul¹, mais mes recherches sur Marie constituent la grande aventure intellectuelle de ma carrière. Ce livre en est le fruit. J'espère que sa lecture sera instructive et une source d'étonnement, qu'elle incitera les lecteurs à voir désormais en Marie celle qu'elle fut en son temps et dans son pays : une femme créative et révolutionnaire, qui inspira une foi chrétienne émergente.

Marie est la femme la plus illustre qui ait jamais vécu. C'est indéniable. Hélène de Troie, Cléopâtre, Jeanne d'Arc font pâle figure auprès d'elle. Dans l'encyclopédie en ligne Wikipédia, l'article la concernant occupe trente pages. C'est plus que pour n'importe quelle autre personnalité féminine. Dans les grands musées d'art occidentaux, que ce soit à la National Gallery de Washington, au musée du Prado à Madrid ou au Louvre à Paris, Marie est le personnage le plus représenté, sur les tableaux, dessins, fresques, en sculpture,

Introduction

sans parler du nombre incalculable de cartes de vœux, photographies ou images qu'abritent d'innombrables églises et maisons².

Deux milliards de chrétiens et un milliard et demi de musulmans honorent sa mémoire. Des millions de catholiques et de chrétiens orthodoxes lui adressent l'invocation du Rosaire : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Si les protestants ne prient pas Marie, ils la considèrent néanmoins comme la Vierge Sainte et Bénie, le « réceptacle » choisi par Dieu pour offrir au monde Jésus, son divin Fils. Marie, ou Maryam, est la seule femme citée dans le Coran, qui lui consacre toute une sourate, un verset entier³. Les musulmans la classent parmi les prophètes et lui accordent plus de place qu'à aucune autre femme dans l'islam. Pour eux, Marie est la Vierge mère de Jésus, choisie parmi toutes les femmes.

Pourtant, si nous nous demandons qui est la femme juive qui se cache derrière les représentations, les icônes, les portraits et les dogmes, nous réalisons que la *vraie* Marie nous est inconnue.

De Marie, nous savons tous qu'elle est la jeune vierge mère de Jésus du récit de Noël, qui ne réapparaît par la suite qu'au pied de la croix, à la mort de son fils. Que manque-t-il ici, si l'on y réfléchit ? *Toute la vie* de Marie. Ce que nous en raconte le Nouveau Testament semble bien insuffisant. Marie n'est présente que dans une demi-douzaine d'autres scènes⁴. Pourtant, ces scènes offrent tout un champ d'interprétations possibles, souvent ignorées, comme autant d'indices semés dans un désert pour indiquer le chemin de l'oasis.

Marie

En plus des sources dont nous disposons déjà, de nouveaux éléments ont été mis au jour depuis une centaine d'années. Les découvertes extraordinaires résultant des fouilles archéologiques menées en Terre sainte au cours des dernières décennies ont beaucoup à nous apprendre. J'ai énormément cherché dans les bibliothèques et sur les sites archéologiques et l'on peut dire que, depuis vingt ans, je ne cesse de traquer l'« ombre pâle » de Marie. Si les livres et les manuscrits anciens ont été riches d'enseignement, c'est la terre, au sens propre, qui m'a fourni les informations les plus précieuses. Au cours de mes recherches, je me suis rendu plus de soixante-dix fois en Terre sainte. J'ai mené mon enquête grâce aux livres, documents et manuscrits accumulés dans mon bureau, mais j'ai aussi exploré en surface et en profondeur la terre d'Israël. À l'aide d'une caméra robotisée, j'ai même scruté le fond d'une tombe vieille de deux mille ans, qui a peut-être un rapport avec Marie. Ma quête a donné lieu à des intrigues, a provoqué des conflits, mais a aussi permis d'étonnantes révélations qui modifient et enrichissent ce que nous savons de source fiable à propos de la femme juive qu'était Marie. Il n'est pas rare qu'un détail apparemment anodin ouvre un champ entier de nouvelles perspectives.

Depuis quarante ans, je donne des cours sur les origines du christianisme. J'ai enseigné d'abord à l'université Notre-Dame (South Bend, Indiana), au Collège de William et Mary (Williamsburg, Virginie) et désormais à l'université de Caroline du Nord à Charlotte. Je ne compte plus le nombre de fois où, alors que j'évoquais les quatre frères et trois sœurs de Jésus, dont nos

Introduction

sources les plus sûres font état, un étudiant a levé la main d'un air perplexe en déclarant : « Je ne savais pas que Jésus avait des frères et sœurs ! » Je ne doute pas que beaucoup des lecteurs de ce livre auront la même réaction. Cette méconnaissance de la réalité historique de la famille de Marie n'est pas de notre fait. La vérité, c'est que sa vie a été intentionnellement effacée. Quel que soit notre environnement culturel et religieux, nous avons tous hérité de l'image d'une Marie *mythique*, façonnée par la théologie, entretenue par la loyauté, fruit d'une piété tardive qui plaçait l'absence de sexualité au pinacle de la spiritualité.

En 1925, Bruce Barton a publié un livre sur Jésus au titre significatif : *The Man Nobody Knows* [*L'homme que nul ne connaît*]. C'est devenu un succès international, l'une des meilleures ventes du XX^e siècle. Barton n'était pas un spécialiste, et son approche peut être contestée à bien des égards, mais son intention était de débarrasser Jésus de ses oripeaux théologiques et de le présenter comme un homme de son temps. Comme Jésus, Marie est sans aucun doute « la femme que nul ne connaît ». Et je crois que les millions de personnes qui s'intéressent à elle pour des raisons spirituelles liront avec plaisir cette tentative de lui rendre sa réalité et seront heureuses de découvrir la femme qu'elle fut, libérée des dogmes érigés plus tard par l'Église.

J'apporterai la preuve que Marie est la « fondatrice » oubliée du christianisme primitif. Nos sources les plus sûres indiquent que Joseph est mort tôt et que la jeune femme s'est trouvée dans la nécessité d'élever seule, non pas un, mais huit enfants au moins. Quand on évoque Jésus et le mouvement remarquable qu'il a inspiré, on

Marie

devrait y associer Marie et le rôle capital qu'elle a joué en tant que mère de cette grande famille oubliée. Son action après la mort de Jésus a été essentielle pour le développement du christianisme. Les raisons pour lesquelles elle a été éliminée du grand récit, hormis celui de la naissance de Jésus et de sa crucifixion, sont à chercher dans les luttes politiques et théologiques qui ont opposé les disciples engagés dans une bataille féroce pour prendre le contrôle du mouvement émergent. Ces conflits sont nés de la volonté de certains de minimiser et de nier l'existence de la famille de Jésus pour tout concentrer sur sa seule divinité et sur le rôle de « Mère de Dieu ⁵ » nouvellement attribué à Marie.

La théologie a fait de Marie une femme, épouse et mère, apolitique et asexuée. J'appelle cette évolution de nature théologique intervenue dans l'histoire des débuts du christianisme « l'anti-narration mariale ». Elle visait à affranchir Jésus et Marie de toute trace de sexualité, à transformer le message révolutionnaire de Jésus annonçant l'avènement du royaume de Dieu en l'annonce d'une rédemption céleste, en gommant sa famille, en particulier sa mère et son frère Jacques. Les premières manifestations de cette volonté à placer le céleste et le divin au-dessus du monde terrestre et de l'humain sont apparues au moment où le christianisme naissant commençait à se détacher résolument de son ancrage judaïque et subissait l'influence grandissante des religions gréco-romaines et de la philosophie platonicienne.

Les chrétiens qui honorent en Marie la « Mère de Dieu » jugeront peut-être inapproprié, pour ne pas dire blasphématoire, mon désir de rendre à Marie sa condition pleinement humaine de femme juive. Ce serait un

Introduction

malentendu. Je crois apporter par ce livre une contribution positive au « culte marial », terme employé par des millions de chrétiens pour exprimer leur foi en Marie. La plupart des chrétiens acceptent sans difficulté les études sur le Jésus historique, y compris sa judaïté, qui nous rapprochent de l'homme tel qu'il vivait à son époque. Même l'idée qu'il puisse avoir été marié a été examinée et ouvertement débattue après la parution du *Da Vinci Code*.

Marie, elle, semble appartenir à une autre catégorie. Le fait de présenter la *vraie* Marie, aussi proche que possible de la femme, épouse et mère dans son environnement historique et culturel, est en soi, j'en suis convaincu, un acte de piété envers elle et son authenticité historique. Les travaux des historiennes féministes sont essentiels à notre compréhension du rôle moteur des femmes dans les origines du christianisme. La marginalisation et la réduction au silence de la voix des femmes, la négation de leurs actions sont profondément ancrées dans l'histoire de l'humanité. Dans le cas de Marie, peut-être plus que pour toute autre femme, sa réhabilitation en tant que femme juive et mère, élevant seule ses enfants, n'a que trop duré⁶.

Mais alors, par où commencer ?

Au cours des trois dernières décennies, j'ai mené ou accompagné une demi-douzaine de campagnes de fouilles autorisées par l'*Israel Antiquities Authority*, le département israélien des Antiquités, en tant que codirecteur pour quatre d'entre elles. Elles ont eu lieu sur le mont Sion à Jérusalem, où Marie a passé les dernières années de sa vie ; à Sepphoris, près de Nazareth,

Marie

où Marie a grandi ; à Ein Kerem, aux abords de Jérusalem, domicile de Jean le Baptiste, son parent ; et à Qumrân, dans le désert de Judée, dans les grottes où ont été trouvés les manuscrits de la mer Morte. Ces sites ont tous un lien direct avec Marie et le mouvement qu'elle a animé. Mon implication active a eu des répercussions majeures et passionnantes sur ma recherche. Au cours de ces années, je me suis intéressé en particulier à la colline située au sud-ouest de Jérusalem, connue sous le nom de mont Sion. Même après deux mille ans, on trouve encore dans toute cette zone, enfouis à quatre ou cinq mètres sous le niveau actuel du sol, des signes de la présence de Marie, ainsi que dans les vestiges d'anciennes constructions et sur les lieux saints plus récents qui attirent chaque année des millions de pèlerins. Cet ouvrage examine chacun de ces sites, qui éclairent notre quête.

Nos meilleures sources indiquent que Marie a vécu les dernières années de sa vie à Jérusalem, sur le mont Sion, dans la maison d'un riche mécène, ou bien d'un membre de la famille⁷. Cela contredit la tradition bien plus tardive du XIX^e siècle qui la situe, avec l'apôtre Jean, à Selçuk, en Turquie, près de l'ancienne ville d'Éphèse. Ce lieu draine chaque année un million de touristes qui viennent visiter la « maison de la Sainte Vierge », où les papes Paul VI et Jean-Paul II ont même célébré des messes. La « maison » n'a été découverte que très récemment, au XIX^e siècle, à la suite des visions de la religieuse Catherine Emmerich. Pourtant, le site d'Éphèse ne repose sur aucune base historique crédible, malgré sa popularité⁸. Sa désignation est née d'une idée, acceptée comme un dogme par bien des chrétiens,

Introduction

selon laquelle le « disciple que Jésus aimait » anonyme de l'Évangile de Jean, à qui Jésus avait confié sa mère sur la Croix, serait Jean le pêcheur, le fils de Zébédée, censé avoir fini sa vie à Éphèse. Le Jean qui a vécu en Asie est une autre personne, la plus souvent appelée Jean l'Ancien⁹. Nous avons ici un cas classique d'erreur sur une identité.

Nous avons de bonnes raisons de penser que le mystérieux « disciple que Jésus aimait » n'est autre que son frère Jacques, le deuxième fils de Marie. C'est ce Jacques que Paul désigne comme « le frère du Seigneur », nommé dans des sources ultérieures « Jacques le Juste », pour le distinguer des deux autres Jacques qui faisaient partie des douze apôtres, ou de « Jean l'Ancien », mort en Asie. Après la mort de Jésus, il est devenu le chef incontesté de son mouvement. Contrairement à ce qu'en dit la tradition plus tardive, c'est à lui et non à Pierre et Paul que les apôtres s'en sont remis pour les guider. Si l'on sait si peu de chose de Jacques, c'est que son rôle de meneur a plus ou moins été effacé par la tradition ecclésiastique ultérieure, comme le furent celui de Marie et l'existence des autres frères et sœurs de Jésus.

À Jérusalem, je séjourne souvent dans le quartier chrétien de la vieille ville avec ses patriarcats latin et grec. J'en connais par cœur les ruelles et les allées tortueuses. Les noms des rues sont éloquentes. Saint Pierre, saint Paul, saint François, et même sainte Hélène, la mère de l'empereur Constantin, y sont tous représentés. Jacques, lui, n'est nulle part. Pour le trouver, il faut aller dans le quartier arménien, au sud, sur le mont Sion, là où réside la communauté chrétienne la plus

Marie

ancienne de Jérusalem et où l'on trouve la cathédrale Saint-Jacques, ainsi qu'une rue latérale conduisant au quartier juif à laquelle a été donné le nom de saint Jacques.

C'est là, sur le mont Sion, dans la demeure privée d'un riche bienfaiteur, que Marie, Jacques et ses autres enfants ont très probablement vécu dans les années qui ont suivi la mort de Jésus. La demeure a été détruite en l'an 70, en même temps que la ville et son magnifique Temple, incendiés par les Romains en représailles à la grande révolte juive de 66-73. À cette date, Jacques et Marie étaient déjà morts. Mais lorsque les disciples de Jésus, parmi lesquels quelques membres de sa famille, sont retournés à Jérusalem vers 75, ils ont reconstruit la maison sur les fondations de l'ancienne demeure et de sa cour. Elle devait avoir la même configuration que celle où Jésus avait pris son dernier repas, dans une chambre au deuxième étage. Par la suite, la modeste bâtisse s'est appelée « église des apôtres », bien qu'elle ressemblât davantage à une « maison chapelle » qu'à une église telle qu'on la conçoit aujourd'hui¹⁰. De nos jours, les pèlerins nomment ce lieu la « Chambre haute » ou le Cénacle, mais l'ensemble actuel de 185 m² date du temps des croisades. En 2014, le pape François y a dit une messe historique et prononcé une homélie, diffusée dans le monde entier, dans laquelle il a rappelé le lien existant entre ce lieu, Marie et les apôtres. Ce qui se trouve sous le Cénacle nous raconte une autre histoire oubliée.

Les archéologues ont récemment dégagé les fondations lors de nouvelles fouilles¹¹. Les résultats offrent

Introduction

un regard nouveau sur l'histoire de cette zone de Jérusalem, à l'endroit même où Marie a terminé sa vie après la mort de Jésus. Nous connaissons désormais l'emplacement des fondations des murs et de la cour de la maison du 1^{er} siècle. Grâce aux fouilles des riches demeures de la période hérodiennne dans le quartier juif de la vieille ville, et à celles de la maison sacerdotale mise à jour sur le mont Sion, à l'est du Cénacle, nous avons une idée de ce à quoi pouvaient ressembler le rez-de-chaussée, les étages, le toit et la cour des maisons de cette époque.

Le souvenir de Marie est omniprésent dans les lieux chrétiens de la vieille ville. Quand on parcourt les quartiers latin, grec, syriaque ou arménien, on la voit partout, dans le nom des boutiques, des églises, des hôtels, sur les tableaux, les statues, les bois sculptés, les faïences, les pendentifs, les colliers, les chapelets et les images pieuses. La statue que je préfère se trouve dans la rue Saint-Pierre. Elle représente une jeune et jolie Marie, comme prise sur le vif, dans une vitrine fermée posée sur un piédestal. Chaque fois que je passe devant elle, j'ai envie de m'arrêter et de la regarder dans les yeux, presque de lui parler. Quand j'essaye d'imaginer ce qu'elle penserait du culte que lui vouent les millions de touristes qui se pressent dans la vieille ville, je suis effaré. Elle ignorait tout du christianisme, des églises, des cathédrales, des statues, des hymnes, des Credo et des liturgies qui lui sont consacrés. Elle serait beaucoup plus à l'aise dans le quartier juif de la ville vivant au rythme du shabbat, des fêtes religieuses, des prières et des chants liturgiques entonnés au Mur des lamentations. En comprenant cela, j'ai voulu la « ramener à la

Marie

maison » pour qu'elle puisse être revue telle qu'elle était à son époque et en son lieu.

La mort de Marie

Au cours de mes recherches sur la vie de Marie, j'ai été aussi conduit à me pencher sur sa mort. Pas seulement sur les circonstances de sa mort, mais sur le lieu, la date et la portée de l'événement. C'est là que la théologie, qui a transformé Marie femme et mère en une vierge reine du ciel, commence à opérer pleinement. Pour le christianisme tardif, la pensée du corps de Marie se décomposant et retombant en poussière était aussi insupportable que la perspective de sa sexualité, de ses fonctions organiques et de sa maternité. En conséquence, le sort du corps de Marie à sa mort a été enveloppé d'un épais brouillard d'affirmations théologiques et de pieuse dévotion.

Le « tombeau de la Vierge », situé selon la tradition à Jérusalem près du jardin de Gethsémani, au pied du mont des Oliviers, a d'abord fait l'objet d'un culte sous l'appellation Église de Marie au v^e siècle, en tant que tombe ou maison de Marie, ou les deux¹². Les pèlerins en visitent encore certaines parties aujourd'hui, mais ce qu'ils voient date des croisades. Il reste peu de chose des premiers siècles. Je me souviens de ma première visite : j'ai descendu vingt-sept marches pour déboucher dans une petite crypte abritant une pierre enfermée dans une châsse de verre sur laquelle aurait temporairement reposé le corps de Marie. L'endroit était sombre, seulement éclairé par des bougies, et il y

Introduction

régnait une forte odeur d'encens, presque suffocante. La dernière fois que j'y suis allé, trois religieuses catholiques priaient devant la châsse, les mains jointes, en chantant doucement l'*Ave Maria* en latin. C'était une très belle scène, très émouvante. Pour tous ceux qui visitent le tombeau chaque année, il ne fait aucun doute que le corps de Marie repose ici, bien que la tombe elle-même ne contienne aucun reste humain. Pourtant, comme pour de nombreux sites religieux à Jérusalem, d'autres lieux sont envisageables.

Sur les pentes du mont Sion, à une centaine de mètres de notre site de fouilles, se dresse l'imposante abbaye de la Dormition, l'édifice le plus haut de la colline, tout près du Cénacle ou Chambre haute. C'est une abbaye bénédictine, érigée sur le lieu de la mort de Marie. Son nom vient du latin *dormire*, s'endormir. Située sur un terrain acquis en 1898 par l'empereur Guillaume II, elle a été construite à l'emplacement de la basilique byzantine Hagia Sion du V^e siècle et de l'abbaye Notre-Dame des croisés du XII^e siècle. Le centre de l'abbaye est occupé par une église circulaire d'où partent deux escaliers en spirale descendant à cinq mètres en sous-sol jusqu'à une crypte où repose un gisant en bois de la mère de Jésus, à l'endroit où elle est morte. Les preuves historiques tendent à confirmer l'authenticité de l'emplacement. Mais dans ce cas, pourquoi le mont Sion ? Qu'est-ce que cet endroit avait de spécial pour les fidèles de Jésus, pour la plupart des Juifs de Jérusalem et d'Israël ? La réponse à cette question ouvre la voie à une réécriture complète de l'histoire des vingt premières années du mouvement hérité de

Marie

Jésus, avec sa mère Marie et son frère Jacques aux commandes. Ce dernier, deuxième fils de Marie, a été oublié, remplacé par Pierre et Paul, alors qu'il a été de toute évidence le chef des apôtres et le guide du mouvement nazaréen après la mort de Jésus¹³.

Les catholiques et les chrétiens orthodoxes d'Orient affirment qu'après « s'être endormie » sur le mont Sion, Marie, comme son fils, s'est élevée au ciel au bout de trois jours (l'« Assomption »), laissant ainsi sa tombe vide. Cet enseignement, prônant l'idée que le corps de Marie devait échapper à toute « corruption », était bien sûr lié à l'idée qu'elle était devenue la « Mère de Dieu » en donnant naissance à son fils. Une façon de plus de lui ôter sa part terrestre pour conforter sa nature céleste.

Bien que la doctrine de l'Assomption de la Vierge n'ait été officiellement érigée en dogme infaillible qu'en 1950 par le pape Pie XII, les catholiques romains et d'Orient ont toujours été convaincus de sa véracité. Le dogme professe que la Vierge Marie, « après avoir achevé le cours de sa vie terrestre, fut élevée corps et âme à la gloire céleste¹⁴ ». Sa sainteté rend inconcevable l'idée de son corps condamné à la corruption et réduit en poussière.

Le 27 mars 1980, une nouvelle hypothèse a pu être émise par la force d'un bulldozer. Lors de travaux de construction d'un immeuble au sud du mont Sion, un dynamitage a mis au jour une tombe familiale datant du temps de Jésus. Le caveau avait toutes les caractéristiques des tombeaux de cette époque à Jérusalem : une chambre mortuaire creusée dans la roche, contenant les ossements des membres de la famille rassemblés dans

Introduction

des ossuaires de calcaire ou des coffrets funéraires. Six des dix ossuaires portaient des inscriptions mentionnant des noms évoquant ceux de la famille de Jésus ¹⁵ :

Jésus, fils de Joseph
José (rare forme abrégée de Joseph) ¹⁶
Maria
Mariamne
Matthieu
Jude, fils de Jésus

Les archéologues ne se sont pas beaucoup intéressés à cette tombe au moment de sa découverte, arguant qu'il s'agissait de noms très courants, et ce malgré leur étonnante réunion en un même lieu. En 2009, mes collègues et moi-même avons reçu l'autorisation du département israélien des Antiquités de mener un examen plus approfondi du site, ainsi que de celui d'une autre tombe ancienne encore intacte, située à une trentaine de mètres sur le même terrain ¹⁷.

Nos découvertes fort instructives ont suscité de vives controverses. En 2002, un septième ossuaire portant l'inscription « Jacques, fils de Joseph, frère de Jésus » a lui aussi refait surface. Tout indiquait qu'il provenait très probablement de la même tombe ¹⁸. Les résultats de cette découverte, les tests ADN et autres analyses scientifiques auxquels elle a donné lieu ont ouvert sur toutes les notions concernant Marie et sa famille, ainsi que sur sa mort et son enterrement à Jérusalem, des perspectives inédites que j'exposerai dans ce livre.

En 2005, armé d'une lampe torche, j'ai pénétré pour la première fois dans l'obscur enceinte souterraine de cette tombe de la « famille de Marie ». Elle est creusée

Marie

dans la roche à trois mètres sous le niveau actuel du sol. Les ossuaires en avaient été enlevés en 1980 pour assurer leur conservation, mais la tombe elle-même était restée dans sa structure et son atmosphère, telle qu'elle était il y a deux mille ans. J'ai dû me faire tout petit pour franchir la minuscule entrée carrée puis me baisser à l'intérieur car le plafond n'excédait pas un mètre trente de hauteur. La chambre mortuaire elle-même mesurait trois mètres sur trois, la taille d'une petite pièce.

Je suis resté un long moment assis en silence pour tenter de prendre toute la mesure de ma présence en ce lieu. Je me demandais si j'avais bouclé la boucle. J'avais commencé mes recherches en étudiant les textes anciens dans des bibliothèques. Dans mon enquête sur la véritable Marie, étais-je arrivé enfin sur les lieux où ses fils, Jacques, Joses, Simon et Jude, et ses filles, Marie, Salomé et Anne, avaient affectueusement déposé son corps pour son dernier repos ? S'étaient-ils tenus, éplorés, devant l'entrée que je venais de franchir, emplis de tristesse par la mort de leur mère bien aimée ? S'étaient-ils assis ou agenouillés sur le sol, à l'endroit où je me trouvais ? J'ai pris un peu de terre entre mes doigts, de cette terre que nul n'avait foulée depuis les temps anciens, jusqu'à la découverte du tombeau en 1980. Elle avait une odeur forte qui n'était pas désagréable.

J'ai alors essayé d'imaginer la scène et son déroulement d'après les amples connaissances que nous avons des rituels funéraires juifs de l'époque. Les sœurs de Jésus ont dû laver le corps de Marie, l'oindre d'huiles et de parfums et l'envelopper dans un linceul de lin. Leurs

Introduction

frères, Jacques, Joses, Simon et Jude, l'auront alors transportée jusqu'au petit espace aménagé devant l'entrée et de là dans la chambre mortuaire. Les épouses, maris et enfants des filles et fils de Marie ont dû se rassembler dans la cour avec d'autres personnes. Pierre, Jean et les apôtres devaient être là avec leurs femmes et enfants, ainsi que Marie-Madeleine, Marie et Clophas, Salomé, la mère des fils de Zébédée, Joanna, Suzanne, Marie et Marthe de Béthanie, leur frère Lazare, Jean-Marc, sa mère, et bien d'autres encore ¹⁹.

En tant qu'aîné des fils vivants, et désormais chef de famille, Jacques a officié et prononcé les prières funèbres juives traditionnelles, en particulier une version antique du Kaddish des endeuillés, encore récité aujourd'hui lors des services funèbres dans les synagogues ²⁰. Puis le corps a été porté dans la tombe contenant les membres les plus proches de la famille, réunis à l'endroit même où je me trouvais. Dans ce petit caveau, il y a deux *arcosolia*, c'est-à-dire des niches ou des banquettes creusées dans la pierre, sur lesquelles on dépose le corps dans un premier temps. Ensuite, la tombe a été fermée hermétiquement à l'aide d'une pierre, en l'enfonçant un peu comme un bouchon dans le goulot d'une bouteille. Un an plus tard, la famille s'est à nouveau réunie autour du corps décomposé pour placer les ossements dans un ossuaire ou un coffret funéraire portant une simple inscription, en l'occurrence « Marie ». En posant la main sur l'une des niches, j'ai vu qu'il restait de minuscules fragments d'os, les restes des multiples personnes inhumées dans cette tombe au fil des ans.

Marie

Cette expérience bouleversante m'a conforté dans ma volonté de restaurer un souvenir historique plus précis de cette femme remarquable. Que ce tombeau soit celui de la famille de Marie ou qu'il faille encore en découvrir un autre, ce moment m'a profondément incité à poursuivre ma quête de la Marie oubliée²¹. En étant à Jérusalem, peut-être sur les lieux mêmes de son inhumation, j'avais l'impression que nous nous tendions la main par-delà les millénaires.

Je terminerai par une brève histoire personnelle. Le 25 juin 2011, je guidais un petit groupe de mon université sur le site des fouilles de Qumrân où les manuscrits de la mer Morte avaient été découverts en 1947 dans les grottes avoisinantes. Vers la fin de la visite, mon téléphone sonna. C'était ma sœur aînée, Betty, qui m'appelait du Texas. Un appel vraiment lointain car Qumrân, situé à cent mètres en dessous du niveau de la mer, est le lieu le plus bas de la Terre. Elle avait de mauvaises nouvelles. Elle m'annonçait la mort de notre plus jeune sœur, Cindy. Nous étions trois enfants, avec trois ans de différence, couvrant ensemble la décennie 1940. Nous nous y attendions, car Cindy était à l'hôpital, mais quand la nouvelle tomba, elle me bouleversa. J'en ai fait part au groupe en quelques mots, tout en réprimant mon émotion. Je voulais attendre d'être seul pour prendre le temps d'y réfléchir. L'annonce de cette nouvelle à Qumrân avait quelque chose de surnaturel. J'avais déjà participé aux fouilles de ce site en 1990 et je n'avais cessé depuis de travailler, de donner des conférences et d'écrire sur les manuscrits de la mer Morte.

Introduction

La nuit n'allait pas tarder à tomber. J'ai envoyé mes étudiants se rafraîchir au centre d'accueil des visiteurs. Il faisait près de 40 °C en cette fin d'après-midi et nous étions trempés de sueur. Nous venions de terminer le tour du cimetière de Qumrân, qui contient plus de mille tombes datant de l'époque où Marie et Jésus vivaient, il y a deux mille ans. Les spécialistes attribuent l'écriture des manuscrits à la communauté des esséniens, décrite en détail par Flavius Josèphe²². J'avais expliqué à mes élèves leur vision de la mort et de la résurrection, en la comparant à celle de Jésus, d'après ce qu'en disent les Évangiles²³. Ils croyaient à la résurrection des âmes dans un corps glorieux à la fin des temps²⁴.

Pendant que le groupe se reposait au centre d'accueil, je me suis dirigé vers le cimetière afin d'être seul un moment. Le soleil se couchait derrière moi à l'ouest. Il régnait un calme et un silence presque magiques. On aurait entendu une mouche voler, au sens propre. Le désert de la mer Morte semble propice à cette qualité de silence au lever et au coucher du soleil comme au cœur de la nuit.

Les tombes esséniennes sont encore visibles, repérables à des tertres de cailloux. Elles sont orientées nord-sud, la tête au sud, les pieds au nord. Il s'agit d'un mode de sépultures inhabituel pour des tombes juives. Jérusalem est située à l'est de Qumrân. Or, partout dans le monde, les tombes juives sont orientées vers la Ville sainte, sans doute pour que les défunts se lèvent d'entre les morts face à elle. Nous pensons que les esséniens, comme les disciples de Jésus, croyaient que le

Marie

messie viendrait du nord, telle une « grande lumière », pour ressusciter les morts à la fin des temps²⁵.

Comme je regagnais le car au moment de repartir, une religieuse catholique s'est approchée de moi. Alors que le site se vidait de ses visiteurs, elle distribuait à tous ceux qu'elle parvenait à arrêter des prospectus bleus pour la promotion de « La Médaille miraculeuse : un don de notre Mère du Ciel ». Une médaille de Notre-Dame en relief à porter en pendentif était collée au revers. Elle m'a pris les mains et m'a dit en me regardant droit dans les yeux : « Monsieur, Monsieur, prenez ! Quelles que soient les épreuves que vous traversez, si vous priez en tenant cette médaille, Notre-Dame vous répondra. C'est certain. Essayez. Ça marche toujours si on est sincère. C'est certain. » Sa ferveur et sa foi m'ont ému. J'ai gardé le dépliant et la médaille jusqu'à ce jour, parce que je n'oublierai jamais la conviction qui illuminait le visage de cette sœur qui avait consacré sa vie à servir les autres à l'exemple de la mère de Jésus. Au moment où j'écris ces lignes, la médaille est sur mon bureau. Qui aurait pu imaginer que moi, qui ne suis pas catholique, je recevrais ce souvenir de Marie à l'endroit même où les manuscrits de la mer Morte ont été écrits ? La bonté que je ressentais chez cette religieuse m'avait apporté un peu de réconfort alors que la douleur d'avoir perdu ma sœur commençait à m'envahir. Je suis sûr que beaucoup de mes lecteurs, catholiques ou non, comprendront ce que je veux dire.

C'est donc à Marie et à tous ceux qui honorent sa mémoire et souhaitent mieux la connaître que je dédie ce livre... *Ave Maria*²⁶.

DEUX MILLE CRUCIFIXIONS

*« [Cet enfant] est là pour la chute
ou le relèvement
de beaucoup en Israël [...].
Et toi-même,
un glaive te transpercera l'âme. »
Évangile de Luc*

Quand je songe à Marie, je pense aux crucifixions romaines, non seulement à celle de son fils premier-né qui s'est déroulée sous ses yeux, mais aussi à toutes celles auxquelles elle a assisté à l'âge de quinze ans, quand son monde s'est effondré. C'était pendant l'été de l'an 4 av. J.-C.¹. À la fin de l'année précédente, elle s'était retrouvée enceinte, et ses parents avaient arrangé pour elle un mariage avec Joseph, un artisan du cru plus âgé qu'elle et qui, bien que n'étant pas le père, avait accepté d'accueillir l'enfant comme le sien. Après la naissance, le couple s'était installé dans le petit village de Nazareth, en Galilée, une région du nord du pays. Marie allaitait encore son fils Jésus, âgé d'un an à peine, quand le pays sombra dans le chaos. L'effroyable réalité

Marie

qu'a connue Marie est à des années-lumière de la « Sainte nuit » et de la « crèche » que l'on associe traditionnellement à la naissance de Jésus. Telle est la véritable histoire méconnue du temps de la naissance du Christ, et cette période a eu un impact profond sur Marie, sa mère, mais aussi sur tous les enfants qu'elle aura par la suite.

Deux versets de l'Évangile de Luc résument cette période de la vie de Marie :

« Lorsqu'ils eurent accompli tout ce que prescrivait la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth. Quant à l'enfant, il grandissait et se fortifiait, tout rempli de sagesse, et la faveur de Dieu était sur lui. » (Luc, 2, 39-40²)

Cette unique mention nous est précieuse car elle situe avec certitude la présence de Marie, de Joseph, son époux de fraîche date, et de son enfant nouveau-né à Nazareth, en Galilée, dans les mois qui suivent la naissance de Jésus³. Une fois établie leur présence en ce lieu et à cette période, nous pouvons entrevoir ce que Marie a vécu dans la tourmente qui a suivi. Outre les récits détaillés de l'historien du I^{er} siècle de notre ère, Flavius Josèphe, les importantes découvertes archéologiques de ces dernières années à Nazareth, près de Sepphoris, et dans une dizaine d'autres villes et villages alentour ont bouleversé notre vision de la Galilée de cette époque.

Nazareth se situait à environ six kilomètres au sud-ouest de Sepphoris, la capitale de la Galilée, épice centre des événements du printemps et de l'été de l'an 4. Du

Deux mille crucifixions

haut des collines qui entourent Nazareth, Marie a pu assister aux horreurs qui se sont déroulées sous ses yeux.

Hérode le Grand, roi autocrate de la terre d'Israël occupée par les Romains, mourut en mars de cette année-là à l'âge de soixante-dix ans⁴. Si sa mort ne fut une surprise pour personne étant donné son âge et sa mauvaise santé, nul ne pouvait imaginer le chaos qui s'ensuivrait. Bien que sa mère fût arabe et son père, Antipater, un Iduméen, quoique converti au judaïsme, Hérode avait été couronné « roi des Juifs » par l'empereur Auguste. Pour la population juive, il ne disposait d'aucune légitimité, car il était imposé de force par les Romains. Pendant les quarante années de son règne long et prospère, les moindres tentatives de dissidence ou d'agitation politique furent réprimées avec force, grâce à l'aide des quatre légions d'élite stationnées au nord, à Antioche en Syrie, chargées de garder la frontière est de l'empire. Trois ans avant sa mort, Hérode fit assassiner deux de ses fils, Alexandre et Aristobule, dont il craignait la popularité grandissante. Cinq jours à peine avant son décès, il ordonna l'exécution de son fils aîné, Antipater, héritier du trône.

Hérode le Grand a laissé un testament dans lequel il répartissait son royaume entre trois de ses fils, Archélaos, Antipas et Philippe. Ceux-ci commencèrent aussitôt à s'entre-déchirer. De son côté, la population, emplie d'espoir et de ferveur messianique, voulait à tout prix chasser les Romains et placer sur le trône un roi juif, qui serait le messie. En aucun cas, cependant, l'empereur Auguste ne pouvait accepter l'existence d'un État juif indépendant sur sa frontière orientale. Jamais le pouvoir

Marie

n'avait autant été fragilisé et menacé depuis la conquête du pays par les Romains.

Un mois après la mort d'Hérode, à l'occasion de la Pâque juive qui se tenait en avril, une foule immense se rassembla à Jérusalem dans une atmosphère insurrectionnelle. Elle voulait profiter de la confusion du moment pour réclamer l'instauration d'un État juif indépendant. Comme la plupart des familles d'Israël, Marie et Joseph se sont rendus dans la Ville sainte avec leur bébé pour la fête de Pessah et ont rejoint le superbe Temple qu'Hérode avait commencé à faire construire en l'an 19 av. J.-C., l'année de la naissance de Marie. L'Évangile de Luc nous dit que, selon la coutume prescrite par la Torah (Luc 2, 41-42⁵), la famille gagnait tous les ans Jérusalem à l'occasion des fêtes de pèlerinage avec les autres villageois. Lors de ces migrations saisonnières, des centaines de caravanes d'hommes, de femmes, d'enfants, avec leurs bêtes de somme portant les provisions, parcouraient les cent cinquante kilomètres, soit trois jours de marche, séparant la Galilée de Jérusalem, faisant des haltes en chemin. Une fois sur place, les milliers de pèlerins séjournaient chez des amis, des parents ou dans des camps au-delà des murs de la ville, décuplant jusqu'à saturation la population des villages voisins.

L'historien Flavius Josèphe raconte que, cette année-là, la foule assemblée au Temple pour Pâque échappa rapidement à tout contrôle. Nous ne savons pas si Marie et sa famille se trouvaient dans l'une des cours du Temple quand l'agitation a commencé, mais les pèlerins s'amassaient habituellement en nombre à l'intérieur du Temple, afin d'y sacrifier un agneau d'un

Deux mille crucifixions

an pour le repas de Pâque. Si nous ignorons ce que Marie a vu des terribles événements qui ont eu lieu, nous savons en revanche qu'elle était bien à Jérusalem alors que la ville entière était en ébullition.

Archélaos, le fils d'Hérode, qui régnait sur Jérusalem, envoya une cohorte (environ six cents hommes) pour réprimer l'émeute. Mais celle-ci fut surprise par la réaction des insurgés qui répliquèrent en leur jetant des pierres, tuant ou blessant un grand nombre de soldats. Impatient de partir pour Rome afin de plaider sa cause à la succession au trône auprès d'Auguste, Archélaos ne pouvait prendre le risque de voir une révolte de grande ampleur dégénérer dans la capitale du pays. Il riposta alors avec force en envoyant son armée tout entière, y compris la cavalerie. Les pierres et les bâtons ne pouvaient rien contre les lances, les flèches et les épées. Les troupes bien armées d'Archélaos chargèrent la foule, tuant trois mille Juifs alors en train de sacrifier leurs agneaux de Pâque et dont le sang se mêla au leur. Les milliers d'autres qui soutenaient les émeutiers furent repoussés de la ville vers les collines avoisinantes⁶.

La fête de Pessah dure huit jours en comptant les sept jours de la Fête des Pains sans levain. Les pèlerins passaient habituellement toute cette semaine à Jérusalem. Cette année-là, Archélaos les renvoya chez eux. Le chaos engendré par ce massacre jeta le pays entier dans l'effroi, et les morts venaient de partout. Leurs familles durent enterrer à la hâte leurs corps mutilés, un par un selon les rites funéraires juifs, avant d'observer un deuil de trente jours. Tous les villages, toutes les bourgades résonnaient des cris d'horreur et des pleurs des parents

Marie

des victimes. Il ne fait aucun doute que Marie et les siens ont assisté à ces scènes durant les trois jours du voyage de retour à Nazareth. Ils devaient sûrement connaître certains de ceux qui avaient été tués, ou même crucifiés.

Avec tous ces morts et ces blessés, auxquels s'ajoutaient ceux qui avaient fui par milliers, le pays avait plongé dans la plus grande confusion. D'habitude, au terme de ces grandes fêtes, les familles rentraient chez elles avec ceux de leur village ou de leur clan et reprenaient leurs vies d'agriculteurs, de commerçants et d'artisans⁷. Il n'en fut pas de même cette année-là.

Cinquante jours plus tard, pour la Pentecôte qui tombait au mois de mai, la population venue de tout le pays convergea de nouveau vers Jérusalem, en plus grand nombre encore⁸. La tension était à son comble. Nous avons toutes les raisons de penser que Marie, Joseph et leur fils Jésus se sont rendus cette fois encore à Jérusalem pour célébrer cette fête incontournable. Cette année ne fut décidément pas une année comme les autres. Les pèlerins venus de Galilée qui cheminaient en masse le long de la vallée du Jourdain s'étaient munis de toutes les armes et tous les outils qu'ils pouvaient transporter, avec une seule idée en tête : chasser les « étrangers », les fils d'Hérode le Grand qui se disputaient le pouvoir et, si possible, écarter la mainmise de Rome sur le pays. Cette fois, les partisans de l'indépendance des Juifs, bien qu'ils fussent tout aussi mal armés, étaient mieux organisés pour affronter les troupes aguerries de la famille d'Hérode soutenue par les soldats romains stationnés à Jérusalem. Les effectifs juifs se répartirent en trois camps, au nord, au

Deux mille crucifixions

sud et à l'ouest de la ville, la plaçant *de facto* en état de siège. Nous ne savons pas où Marie et les siens résidaient à Jérusalem, ni s'ils se trouvaient à proximité des brûlots de violence qui couvaient à travers la ville et aux alentours du Temple, mais ils ne pouvaient ignorer ce qui se passait. Il est possible que Marie ait alors trouvé refuge chez sa cousine Élisabeth, la mère de l'enfant né six mois avant Jésus, Jean le Baptiste. L'Évangile de Luc rapporte qu'un an auparavant, lorsque Marie s'était aperçue de sa grossesse, elle avait quitté précipitamment Nazareth pour se rendre dans les hauts de Judée, à l'ouest de Jérusalem, où Élisabeth vivait avec son mari, le prêtre Zacharie. Marie y avait séjourné trois mois jusqu'à la naissance de Jean (Luc, 1, 39). Luc semble avoir une connaissance plus précise que les autres évangélistes de la période pendant laquelle Marie était enceinte. Il affirme avoir été informé de ces détails grâce à des témoignages de l'époque (Luc, 1, 1-4).

À Jérusalem, l'ex-gouverneur romain, Sabinus, se voyant encerclé de foules hostiles, se retrancha dans le palais d'Hérode, à l'ouest de la ville, sous la protection des gardes du palais et de troupes auxiliaires. Il fit parvenir en urgence une lettre à Varus, le légat de Syrie, qui commandait quatre légions romaines cantonnées à Antioche au nord, pour lui demander son aide.

Pendant ce temps, les batailles faisaient rage à Jérusalem, occasionnant de nombreuses victimes de part et d'autre. Le Temple fut en partie incendié, et Sabinus finit par avoir gain de cause face à des Juifs désorganisés et pauvrement armés. Mais, dans tout le pays, des bandes rebelles continuaient à attaquer les forces militaires et à les mettre en déroute. Et ce n'était qu'un

Marie

début. À l'est, deux mille hommes des armées d'Hérode prirent les armes contre tous ceux qui leur résistaient, pour opérer peut-être un coup d'État, sans attendre que les Romains choisissent les successeurs d'Hérode le Grand.

Peu après, tandis que Marie, sa famille, et les habitants des villages de la haute et de la basse Galilée, retournaient chez eux, la situation s'envenima gravement au nord. Il était devenu impossible de reprendre une vie normale, surtout pour ceux qui, comme Marie, résidaient aux abords de Sepphoris.

La cité oubliée de Sepphoris

De nos jours, Sepphoris reste un nom peu connu. Il n'est jamais mentionné dans le Nouveau Testament et, jusqu'à récemment, il n'apparaissait sur aucune des cartes de la Terre sainte que l'on trouvait à la fin de nombreuses éditions de la Bible. La cité a été oubliée, et avec elle s'est perdu un élément indispensable à la compréhension des origines de Marie et de son environnement. Sepphoris était en effet le centre commercial et administratif de toute la région appelée basse Galilée. Elle en était aussi le centre géographique. La « cité bâtie sur une colline » dont parlera Jésus plus tard était visible à des kilomètres à la ronde, depuis tous les bourgs et villages nichés au creux de la vaste vallée fertile de Beit Netofa.

D'après la tradition, Joachim et Anne, les parents de Marie, vivaient à Sepphoris. C'est sans doute là que Marie est née et qu'elle a grandi, et non à Jérusalem,

Deux mille crucifixions

comme le prétendra un texte plus tardif du III^e siècle. Elle ne fut pas non plus élevée dans le Temple, mais bien dans une grande ville, le centre urbain le plus important de Galilée⁹. Au V^e siècle de notre ère, une basilique a été construite pour honorer la « maison de Marie » dans la partie sud-ouest de l'ancienne Sepphoris. J'ai longuement arpenté ses ruines et celles, mieux préservées, de l'église Sainte-Anne des Croisés. Et je me suis souvent pris à rêver de Marie passant son enfance ici avec, à ses pieds, une vue spectaculaire sur la vallée de Beit Netofa parsemée de petites bourgades.

Marie à Sepphoris. Encore aujourd'hui, cette idée me laisse pantois. Elle n'a cessé de me surprendre depuis que j'ai commencé à m'intéresser à la vraie Marie et à sa vie, à l'endroit où elle l'a vécue. C'est le lien entre Marie et Sepphoris qui m'a incité à y entreprendre des fouilles en 1990. Je commençais à entrevoir une Marie plus « urbaine », grandissant au cœur d'une grande maison dotée d'une cour, dans l'enceinte de l'ancienne cité de Sepphoris. Ses parents, Anne et Joachim, n'étant jamais cités dans les Évangiles, je me demandais quelles relations et quels contacts Jésus, ses frères et ses sœurs, qui vivaient à Nazareth, tout proche, avaient entretenus avec leurs grands-parents. Le clan de la famille élargie avait dû voyager ensemble pour se rendre à Jérusalem à l'occasion des grandes fêtes juives et se réunir pour divers événements familiaux. La rareté des informations qu'apportent les sources sur la famille de Marie souligne que la vie de celle-ci ne présentait aucun intérêt en dehors du rôle de mère élue pour mettre Jésus au monde. Le peu que nous savons sur sa famille et sur ses autres enfants tient à quelques fils

qu'il faut impérativement tirer pour retrouver la Marie oubliée.

Il se peut que Marie n'ait déménagé à Nazareth qu'après ses fiançailles avec Joseph. Si c'est le cas, elle est passée de la capitale urbaine de la région à un petit village des alentours, fréquentant un milieu social différent de celui dans lequel elle avait grandi. Juif aussi, mais rural et artisan après celui de la grande ville.

Cependant, Nazareth n'était pas un lointain hameau misérable et reculé, loin s'en faut. Le bourg était entouré d'un chapelet de collines jouxtant au nord-est la cité de Jaffa, ceinte d'une double muraille. Flavius Josèphe, notre historiographe du I^{er} siècle, dit que Jaffa, dont peu de gens avaient entendu parler apparemment, était le plus gros village de Galilée. Je l'ai rarement vu indiqué sur des cartes censées représenter la Galilée au temps de Jésus. Étant donné sa taille et sa situation stratégique, cette omission n'est pas anodine. Flavius Josèphe connaissait Nazareth, où il avait vécu un certain temps (*Autobiographie*, 230, 270 ; *La Guerre des Juifs*, III, 289). Le village était considéré comme une extension de la localité plus importante de Jaffa, un peu comme un hameau inclus dans l'enceinte de la cité. Tel Yafia, le centre de cette ancienne agglomération urbaine, n'était qu'à deux kilomètres et demi, quarante minutes de marche, du site traditionnel de la maison de Marie à Nazareth. La Via Maris, la grande route qui traversait la Galilée, passait à proximité de Jaffa¹⁰. Les archéologues ont identifié une frontière culturelle entre Jaffa/Nazareth et Sepphoris, Jaffa/Nazareth étant plus exclusivement juif, Sepphoris plus

Deux mille crucifixions

multiculturelle et hellénisée. Toute cette région était néanmoins essentiellement urbaine et prospère.

Mais c'est une indication importante pour notre enquête sur la véritable Marie : grâce au multiculturalisme unique de la région de Galilée où elle est née, elle fut confrontée, dans son enfance et sa prime jeunesse, à des univers culturels variés, juif, grec et romain, à tous les niveaux. L'existence de Sepphoris modifie l'image que nous avons de Marie, celle d'une villageoise pauvre et inculte, issue d'un monde rural à l'écart de la culture gréco-romaine raffinée qui caractérisait les villes bâties par Hérode le Grand et son fils Hérode Antipas.

Les troubles qui éclatèrent au nord du pays à l'été de l'an 4 furent une menace bien plus sérieuse pour les fils d'Hérode et une atteinte bien plus grave à l'ordre romain que les émeutes désordonnées des foules qui avaient défié Sabinus à Jérusalem. Un révolutionnaire juif de Galilée nommé Judas, fils du chef rebelle Ézéchiass terrassé par Hérode le Grand trente ans plus tôt ¹¹, s'introduisit de force dans l'arsenal royal de Sepphoris pour s'emparer des armes et les distribuer à ses hommes. Il se proclama alors roi d'Israël. Or l'attribution du titre de roi était le privilège exclusif des Romains. Une telle proclamation de la part de Judas constituait donc un acte de rébellion contre Rome, tout comme se déclarer le messie annoncé. Pour tous les Juifs, le roi autochtone idéal qu'ils attendaient libérerait le peuple de l'occupation romaine et instaurerait un État juif théocratique et indépendant. Selon la croyance, la venue de ce roi, qui serait un descendant de la maison de David, marquerait la « fin des temps »

et l'avènement du « Royaume de Dieu » (Isaïe, 11 ; Michée, 5, 2-4). Il est fort possible que Judas ait joué de son nom pour prétendre être de la lignée de David : celle-ci issue de la tribu de Juda avait compté un Ézéchiass parmi ses rois les plus connus.

Ces noms bibliques nous sont familiers aujourd'hui, mais il faut songer à la connotation messianique, et donc révolutionnaire, qu'ils avaient à l'époque de Marie. La révolte de Judas a dû lui attirer de nombreux sympathisants parmi les habitants de Sepphoris et sans doute des villages avoisinants comme Jaffa et Nazareth. Ils devaient approuver sa volonté de renverser le pouvoir de Rome et les descendants d'Hérode qu'ils jugeaient illégitimes.

Le général romain envoya aussitôt deux de ses légions mater la rébellion pour éviter qu'elle ne gagne tout le pays. Son bref mandat de légat de Syrie (6-4 av. J.-C.) a été marqué par l'arrogance et la brutalité. Cette province impériale était placée sous l'autorité directe de l'empereur Auguste en raison de son importance. Varus était un proche d'Auguste, il avait épousé l'une de ses petites-nièces et était son général le plus apprécié. Pour toutes ces raisons, il fut dépêché à l'est de l'empire afin de défendre la frontière contre d'éventuelles incursions des Parthes, redoutées par les Romains. Pour l'empereur, il était essentiel de maintenir la stabilité sur la terre d'Israël, ce qu'Hérode le Grand avait réussi à faire pendant quarante ans. Il ne pouvait tolérer ni les désordres politiques ni le fanatisme religieux. Rome avait accordé aux Juifs un certain nombre de privilèges : ils étaient exemptés de service militaire, n'étaient pas obligés de remplir des fonctions municipales et étaient

Deux mille crucifixions

libres de pratiquer leur religion. En retour, Rome espérait obtenir la paix et une relative stabilité.

Une légion romaine se composait de six mille hommes, y compris l'infanterie d'élite et les auxiliaires. L'envoi de douze mille hommes annonçait donc de terribles représailles. Les forces armées déferlèrent du nord, obstruant les routes, ratissant la campagne, pillant les villes et les villages de haute et de basse Galilée. Elles avaient pour mission de traquer tous les activistes et sympathisants du mouvement pour l'indépendance des Juifs. La vie alors ne valait pas cher, et le sang coula à flots.

Les troupes de Varus assiégèrent puis incendièrent Sepphoris, sans doute pour châtier les partisans de Judas et de sa révolte messianique. Asphyxiés par la fumée, hommes et bêtes fuirent en tous sens. Le brasier qui illumina la nuit dut se voir à des kilomètres à la ronde, surtout depuis les collines autour de Nazareth. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants furent tués ou exilés. Des villages entiers qui avaient soutenu la rébellion subirent les pires sévices.

Le spectacle de Sepphoris en flammes et de ses habitants massacrés ou bannis fut sans nul doute une vision d'épouvante. On ne sait pas quel a été le sort des parents de Marie, Joachim et Anne, qui y vivaient. Pour espérer survivre, il fallait se cacher ou bien fuir. Peut-être est-ce ce qu'ils ont fait. Nous ne saurons jamais avec assurance si Jésus a connu ses grands-parents ; en revanche, nous pouvons être sûrs que Marie aura parlé à Jésus et à ses frères et sœurs de cet été de mort et de carnage.